

"des sites" de Susan Buirge

avec : Susan Buirge
Brigitte Cossenet
Larrio Ekson
Juliet Naylor

Vidéo

Réalisation vidéo : Don Foresta
Scénographie et éclairage de Jean Kalman
Musique : Ragnar. Grippe
Costumes : Laurence Bruley

CENTRE GEORGES POMPIDOU

DES SITES : Un espace marqué comme une cage ouverte, écran et miroirs voilés — tubulures inventant un autre écran encore où elle va s'inscrire... la main là-bas dans le miroir et devant la femme blonde aux lourds jupons corails, mordorés, lourds, chaussures claires, chevilles, mollets, cuisses recouverts de couches de tissus, protection aux regards sur le corps... Susan Buirge va signifier le lieu en arpentant cet espace rectangulaire, seule puis avec sa partenaire en alternances irrégulières. Les corps reflètent leur absence réelle dans les miroirs... immédiatement cette sensation du corps à corps avec la durée...

"Il n'y a rien de vrai dans le réel, rien".
(MD)

Savannah Bay, Buirge, Duras, la rencontre avec un texte, l'oubli de ce texte — absence — manque néant ou vide — la mémoire égarée ici et là — elle se pose une question — qu'est-ce que ma relation au danseur ? La réponse fonctionne comme un regard passionné sur la mémoire. Le jeu s'installe entre les deux femmes... Les images de Don Foresta fonctionnent comme des éléments de langage, puis ces images deviennent des éléments de langage chorégraphique. On retrouve ça et là les orientations spéciales des images dans leur danse. Debout ou couchées, marchant, les femmes esquissent des pas de bals puis soudain les installent fortement très ancrés dans le sol. C'est comme une histoire d'amour... l'autre corps plus frêle au buste barré de corail et la jupe couleur de mer un jour de temps incertain, avance à son tour. Sur l'écran, l'autre couple passe d'un site à l'autre, comme sur la scène le toucher est rare... le sujet c'est la mémoire, la danse se trouve et s'abîme dans toutes les directions à la fois, comme le texte...

Le corps de Susan Buirge conscient de la durée avec une sensibilité sans limite, épouse longtemps la même forme, la modifiant à peine, sans attention. C'est le vide, le regard doit percer pour saisir l'insaisissable ; elle bat sa hanche avec toute la force de son poignet, de son avant bras, de son épaule ; au dessus, l'image de l'amant pour la valse "dans la passion il y a un manque essentiel" (MD). Puis les

manipulations sur le corps de l'autre, lui, replace le pied, vérifie la position du bassin, petite étreinte, trajectoires courtes et interférées. La glace du fond tremble sous la pression des pas. L'écran se brouille... Chutes recommencées, promenades incertaines puis soudain les pas s'accroissent jusqu'à la fatigue jusqu'au dénudement du buste.

Il y a une danse, les chaussures à la main comme à la fin du bal lorsque les pieds sont trop douloureux. Son visage ruissèle de sueur ; Brigitte Cossenet amorce un léger sourire pour éclairer sa capacité à mieux résister à la fatigue. L'émotion naît de cette recherche du rapport à l'autre, c'est troublant et tellement maîtrisé. Aller jusqu'au bout de la fatigue puis s'arrêter sur une course indiquée dans la diagonale, elle lui parle et l'autre lui répond de son assentiment à refaire le geste, à le répéter, à le porter à cette justesse dont Susan Buirge connaît tellement la forme. Ecouter l'autre, c'est le fil tenu entre le chorégraphe et le danseur.

La danseuse exécute un relevé, une attitude, quelques grands battements, l'autre reste plus loin à regarder sa propre solitude ; une part de sa vie, l'entraînement infiniment répété est regardé dans toute l'acuité du moment. Alors le panneau coulissant bascule devant un paysage peint, sur l'écran

l'homme reçoit la lettre, elle est habillée devant l'hôtel et attend... sur la scène, dans ce que nous croyons être la réalité, la danseuse fait des battements-premières.
"Quelqu'un qui n'est pas du tout perdu... qui a toujours une réponse à tout, c'est épouvantable. Oui la femme a cette grâce là, qui est incomparable, d'être dans une perdition constante... être perdu, c'est superbe. Ça relève encore de l'enfance. Tous les enfants sont perdus, j'aime beaucoup ça chez les femmes..." (MD).

Susan Buirge a réussi dans ce spectacle ce qu'il y a de plus difficile : le rapport entre la danse et la littérature car, si elle a oublié le texte de Duras,

elle a dit ici mieux que personne le livre de Duras et réécrivant sa propre histoire. Elle n'a pas visé à saisir le réel une histoire écrite par une autre, mais à dévoiler tout le mystère que ce réel recèle. La mémoire et le souvenir s'ouvrent pour nous devenir accessibles, sa mémoire ici, sa vie de chorégraphe, mêlée à celle de sa vie de femme, étroitement dans le silence, l'abandon ou les pleurs. Ouverte et exposée à nos regards, dominant le lieu de son imaginaire créatif, Susan Buirge une fois de plus prouve que l'intelligence et la sensibilité sont ses qualités principales.

Geneviève VINCENT

"La réalité est donc multiforme et sa perception fait appel à la fois à notre sensibilité, à notre compréhension et à notre mémoire. C'est ainsi que l'artiste transcrit dans son tableau sa vision personnelle du spectacle de la vie et c'est ainsi que chacun ressent les choses avec plus ou moins d'intensité. L'œil associé au cerveau est une sorte de Kaleïdoscope qui transcende la réalité. La perception peut être alors comprise comme un dialogue entre l'objet et celui qui le regarde. Ce dialogue est en quelque sorte le vécu de la réalité".
J.F. Delcourt regards sur l'architecture.

Brigitte COSSINET

Photo Delahaye



Susan BUIRGE et Brigitte COSSINET dans "des sites" au centre G. Pompidou

Photo C. Rey

